

William



par
William Sheller

ÉQUATEURS

WILLIAM

William Sheller

WILLIAM

ÉQUATEURS

ISBN 978-2-84990-804-4.

Dépôt légal : mars 2021.

© Éditions des Équateurs / Humensis, 2021.
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

contact@editionsdesequateurs.fr
www.editionsdesequateurs.fr

À Loety et Jean-Pierre.

LA CHAMBRE BLANCHE

Juillet 1998

Mother you had me, but I never had you.

John Lennon.

— Colline...

— Quoi ? Colline ? Tu vois une colline ?

Je relève la tête de mon livre. Ma mère, cette chère Paulette, ouvre les yeux, émergeant de ces nombreux moments de sommeil auxquels les soins palliatifs la font s'abandonner. Nous savons déjà tous les deux qu'elle ne reviendra plus à la maison. Cancer du poumon. Non, même pas le cancer du fumeur, et pourtant toute ma vie je l'ai vue une cigarette à la bouche, comme quoi...

— Tu as soif ? Tu veux quelque chose ?

— Non... Ah, y en a marre... !

Je souris à cette longue plainte. Je pose le vieux livre d'une série que je relis chaque jour auprès d'elle depuis déjà deux semaines.

— Marre de quoi ?

— Ah, la vie, c'est chiant, mais mourir qu'est-ce que c'est long !

Et qu'est-ce que vous voulez répondre ? Mieux vaut porter son attention ailleurs.

— Tu rêvais d'une colline ? Il y avait quoi ?

— Mais non... Pas une colline... le prénom... Colin... en anglais.

— Ah bon... le prénom de qui ?

— Oh... de ton père...

— ??...

Silence. Juste le bruit d'un chariot que l'on roule dans le couloir de la clinique, quelques voix inaudibles qui passent à travers la porte de la chambre. Sur quel délire est-elle en train de flotter ? Je reprends doucement.

— Mon père ?

— Oui.

— Jack ?

— Mais non... Oh, tu sais bien, allez...

— Comment ça « je sais bien » ?

Silence à nouveau. Il m'est bien arrivé de douter que Jack soit mon père. Mais un père, c'est celui dont déjà tout petit, et le regard encore flou, on reconnaît tout de suite la moustache, comme maman et ses longs cheveux, et les liens sont au départ les mêmes. Seulement les mots qui s'échappent des conversations d'adultes emballent les fantasmes des enfants, bien plus aptes que l'on ne pense à en cerner les non-dits. Lorsque j'étais petit il y en avait beaucoup de ces non-dits. Les femmes françaises sortaient d'un temps de guerre où parler trop clair était apparemment très risqué. Mais pourquoi ? Il en était resté un langage émaillé d'allusions de connivence, comme parler d'une personne

sans la nommer, ou faire part d'une opinion sans la formuler.

Alors ces choses dont on sent qu'on ne nous parle pas, au travers d'un visible manège qui nous met hors-jeu, sont peut-être un mystère qui nous concerne. Certains pouvaient en arriver à imaginer qu'ils avaient été adoptés après la guerre, j'en ai connu un pour qui c'était vrai.

Il faut bien dire aussi qu'à travers la vie sentimentale plutôt mouvementée, quoique souvent sincère, que Paulette a pu avoir, et à laquelle j'ai été toujours plus ou moins associé contre mon gré, tout était possible.

— Bah oui... enfin bon c'est le passé... et alors ?

— Il était gentil, il avait un copain qui avait les jambes arquées, c'était drôle quand je le regardais marcher devant nous...

Le début de rire se perd dans une grande toux, dans une avalanche de mouchoirs en papier avec lesquels elle essuie l'écume de ses lèvres. Le calme revient. Elle respire mieux.

Tout de même ça m'intrigue, on le serait à moins.

— Et... mon père alors, tu disais... ? Il est mort ?

— Non, enfin je ne sais pas, je ne le pense pas tout au moins, il devrait avoir dans les quatre-vingts ans maintenant. Il a dû partir avec son régiment pour Le Havre. Il était démobilisé. Tu venais de naître. Il devait revenir des États-Unis après son divorce. Il est revenu, mais il ne nous a jamais retrouvés... On avait déménagé. C'est un jour en repassant dans le quartier... La boulangère nous a dit qu'un monsieur américain était venu me demander, mais comme ce n'était pas elle-même mais sa remplaçante pour les vacances

qui l'avait vu, elle n'était au courant de rien. Elle n'avait pas notre adresse.

— Ah... Et... il était d'où ?... Tu n'as pas gardé une photo ou quelque chose ?

— Du Michigan, de Detroit, sa famille venait d'Écosse. Mac Leod il s'appelait. Il avait deux sœurs dont une était danseuse... Une photo ? Oh si, j'en avais une belle que je voulais garder pour toi pour quand tu serais plus grand. Un procédé spécial sur verre, en relief. En passant devant, on voyait son visage de face, puis de côté. C'était tout nouveau. Seulement un jour, le cadre est tombé. J'aurais voulu la faire refaire, j'avais gardé les morceaux... et puis que veux-tu, le temps a passé et je me suis dit finalement bon... tant pis...

« Tant pis... » J'ai failli dire « je te remercie ». Mais à quoi serviraient des reproches versés sur une femme qui vit ses derniers jours, prisonnière entre des lianes de tuyaux incolores et qui respire si mal ? Qu'aurais-je gagné à exercer une pitoyable vengeance sur celle qui fut tant d'années mon indéfectible ennemie intime, à torturer son esprit affaibli en lui faisant étalage de ses manquements, de ses combines, de ses mensonges, de ses gâchis ? Tout être humain face à ces moments-là, et ce quoi qu'il ait fait, se doit d'être laissé en paix, ayant je suppose déjà bien assez à faire avec sa mémoire.

— Donc, il s'appelait Mac Leod ?

— Oui, Thomas...

— Tu m'as dit Colin il y a deux minutes...

Elle n'a pas répondu, elle s'est rendormie. Elle ne répondra plus. Je reviendrai encore pendant quelques jours lire le même livre sur ce même fauteuil, au confort

prévu pour de longues attentes, en espérant un moment d'éveil qui ne viendra pas.

Dans la nuit du 6 au 7 juillet je reçois un appel de la clinique : « Vous devriez venir voir votre maman... » Je m'habille, je prends un taxi. Arrivé à l'étage je m'entends dire par l'infirmière en chef :

— Oh, je vous prie de m'excuser, Monsieur, je n'aurais pas dû vous faire venir, ce n'était pas bien de ma part. Je vais vous dire : on l'a récupérée avant-hier soir sur le boulevard en chemise de nuit, elle voulait rentrer chez elle... Elle avait retiré tous ses cathéters. On ne sait pas comment elle a pu sortir... Pourtant nous sommes très attentifs, croyez-le bien ! Depuis mon appel, tout est fini... il serait préférable que vous reveniez demain... croyez-moi, ce sera beaucoup mieux.

Je n'ai pas insisté. J'ai demandé quelque chose pour pouvoir dormir une fois de retour.

Et me voilà, marchant dans Neuilly, les racines arrachées, le passé à vif. Je me souviens d'avoir écarté les bras à hauteur des épaules, puis d'avoir ouvert largement les doigts, comme pour capter un peu du vent tiède qui s'est levé un moment dans la rue. Le besoin peut-être d'une caresse de réconfort, d'où qu'elle vienne, avant d'entamer une longue marche à pied par les avenues, la ville, le monde, je ne sais plus. J'ai regardé le jour se lever sur un autre temps, un autre moi-même. Et qui es-tu ? Et d'où viens-tu ?

Je me suis senti joué une dernière fois. Que n'a-t-elle gardé le silence jusqu'au bout ? Est-ce parce que le besoin de se soulager de tout était le plus fort ? Parce qu'elle n'avait plus à avoir peur désormais que je risque de lui échapper en faisant des recherches ? Ce qui n'au-

rait pas manqué d'arriver. Finalement c'était elle qui s'échappait. J'éprouvais le ressentiment puéril d'un ultime abandon, comme le couronnement de bien d'autres. Et puis ce pan de ma vie totalement escamoté, occulté, menti. « Tant pis... », avait-elle dit dans un geste léger qui dessinait dans l'air une lointaine fatalité, « tant pis... ». Le geste tourne en boucle. Comment ne garde-t-on pas un contact avec le père de son enfant, dans l'attente qu'il revienne ? Pourquoi ne pas l'avertir d'un déménagement ?

Merci ma mère, adieu ma mère. Dans deux jours je vais avoir cinquante-trois ans.

Énigmes

L'eau du lavabo est trop chaude ou il fait un peu frisquet, mais il y a de la buée. Le coup de serviette-éponge sur la glace va révéler la même bobine du matin. Ça n'est jamais la meilleure.

Mac Leod... Colin... ou Thomas ? J'ai maintenant un portrait fantôme que je tente de déchiffrer dans ma propre image, en faisant la part de ce qui fait que je lui ressemble à elle, et du reste qui me viendrait de lui. Le nez épais ? Ces oreilles un peu décollées ? Cette bouche qui n'a jamais été celle des Hand d'Irlande ni celle des Desboeuf de la Nièvre ? « Votre fils vous ressemble de façon in-croi-yable »... Une phrase qui remplissait ma mère de bonheur : « Tout le haut est à moi et partir du nez c'est tout de son père. » J'aurais tant aimé m'entendre dire : « Vous ressemblez à votre papa. » Il aurait fallu pour ça que la comparaison saute aux yeux. Il est

vrai que ce père putatif n'a guère été que sporadiquement à mes côtés.

Mac Leod, Michigan... C'est là-haut sous le Canada. Quand nous vivions dans l'Ohio, nous n'étions en fait qu'à deux heures de route l'un de l'autre. C'est dingue. Le Michigan, c'est grand. Mais avec Internet... ?

C'est à partir de là que des jours entiers, parfois des nuits durant, tout en continuant à donner des séries de concerts au piano dans lesquels je me jetais pour surmonter une sorte de non-être, j'ai fouillé la « toile » à la recherche de cet homme. Annuaire, sites consacrés aux familles perdues, aux enfants des différentes guerres, il en existe des centaines. Je les ai pratiquement tous consultés.

Un seul d'entre eux finalement me permettait de faire un tri plus méthodique. Ce qui serait illégal en France m'autorisait aux USA, moyennant un abonnement, à obtenir tous les renseignements sur n'importe quel individu dont je pouvais donner le nom complet, l'âge et le domicile ou la région.

Mais des Mac Leod il y en a beaucoup et de toute orthographe, Mc Leod, Macleod, Macloed... J'ai tout essayé avec une première fois le prénom Colin. En démarrant de Detroit pour étendre ma recherche à l'ensemble de l'État du Michigan. Sans résultat, sinon trop jeunes pour être mon père. J'ai donc recommencé avec Thomas. Rien non plus. La partie me semblait assez compromise. J'avais pourtant besoin de savoir, et d'une manière que je trouvais même un peu irrationnelle, parce que je me serais pensé plus distant par rapport à cet « avant-moi », qui semblait commencer à prendre de plus en plus d'importance.

Un soir, en lisant tout autre chose, il m'est passé sous les yeux des noms composés, comme Gordon C. Maclean ou d'autres, ce qui offrait une dernière possibilité. S'il s'était appelé Thomas C. Macleod ? Ou l'inverse ? Alors on se réabonne, on recommence, longuement, selon la même méthode, pendant des mois encore... et là bingo !

Le coup de sang qui envahit le corps, un vertige de fête foraine. Un seul homme : Mr Colin Thomas Macleod, quatre-vingt-quatre ans. L'adresse était là. Avec deux numéros de téléphone. Le nom correspondait, l'âge était plausible.

Et puis ensuite est venu le doute. Ce serait presque trop facile. Et si ce n'était pas lui ? Et si en fait il vivait ailleurs, depuis tout ce temps... ? Ou s'il avait fondé une famille ignorant mon existence, avec un ou plusieurs enfants ? Quel mauvais feuilleton en perspective... Et puis des détails idiots auxquels on s'en veut même de penser : à quatre-vingt-quatre ans, recevoir une nouvelle comme celle-là risquerait-elle d'avoir des conséquences au niveau de sa santé ? Non, ce ne serait peut-être pas raisonnable. « Tant pis... » me sonnait encore aux oreilles. J'en venais presque à le comprendre ce « tant pis... ». Et puis j'avais des choses à faire devant moi. Le temps donc de réfléchir.

Ces renseignements, que je relisais parfois, sont restés sur un fichier de disque dur plusieurs années. J'ai décidé de finir d'écrire l'album *Les Machines absurdes* commencé durant la maladie de Paulette, et d'en terminer les enregistrements... Ce qui vu le contexte avait tout de même été loin d'être facile.

Ensuite ce fut une belle et longue tournée pendant

l'année 2000, laquelle s'est achevée sur un concert de quatre heures au Théâtre des Champs-Élysées (lieu qui a pour moi une importance particulière et sur lequel je reviendrai), ce qui a atténué cette latente obsession dont nul n'a à aucun moment soupçonné l'existence. Pas même mes enfants. Ce fut une période plutôt heureuse. Mon premier petit-fils est né, mon fils Siegfried et sa femme Flo se sont installés en Sologne où je n'ai pas tardé à les rejoindre en 2001. Je continuais à donner de nombreux concerts en piano solo tout en préparant la sortie de l'enregistrement d'un autre concert au Théâtre des Champs-Élysées. Je n'avais pas oublié Colin T. Macleod, d'autant que j'avais repoussé jusque-là le moment de faire le tri des affaires de Paulette, dont les cartons étaient rangés dans le garage de ma nouvelle maison tout autant que dans un coin de ma tête. Mais c'était alors comme un apaisement d'avoir reçu une réponse, fût-elle un fantasme. Un homme qui pourrait donc être mon père existait quelque part. Cela me paraissait à la limite suffisant. Après tout, nous devions sans doute être des milliers de « baby-boomers » à avoir vécu de ces histoires assez semblables, qui sont les fruits de toutes les guerres. J'ai fondé tant bien que mal une famille et n'est-ce pas plutôt à elle que je devrais penser ? Et puis surtout la musique...

C'est dans cet esprit que les années suivantes se sont écoulées, concerts, publication d'un enregistrement de mes *Quatuors* par le quatuor Parisii, dont trois, esquissés lors d'un voyage en solitaire à Vienne, leur étaient dédiés. Et puis il y a eu l'écriture aussi de la petite symphonie commandée par le festival de Sully-sur-Loire, et sa création en juin 2004 par le jeune orchestre Ostinato,

sous la direction de leur presque aussi jeune chef Jean-Luc Tingaud.

C'est pendant cette période d'écriture et les premières répétitions que tout a basculé. Avec un document sur une télévision d'hôtel à l'image étirée. Commençaient alors les commémorations du débarquement en 1944 des Alliés sur les côtes normandes. Un soixante-naire qui ne pouvait pas me laisser indifférent. Surtout à force de voir de nombreux témoignages, et particulièrement ceux de familles éparpillées, d'enfants perdus et retrouvés, de ceux enfin qui jamais n'avaient accepté, eux, de se dire « tant pis... ».

Après tout, qu'avais-je à risquer d'écrire à cet homme, Mr Colin T. Macleod de Detroit, Michigan ?

C'est donc avec de laborieuses précautions que j'ai écrit, en pesant chaque mot, pendant une nuit entière sans m'apercevoir des heures passées, ce qui tiendrait en résumé sur quelques phrases : « Je m'appelle William, né en 1946, je suis le fils de Paulette, j'ai appris avant son décès que mon père s'appelait Colin T. Macleod, venant du Michigan. Vous êtes le seul homme de cet État portant ce nom, avec un âge correspondant. Si vous êtes cet homme, sachez que je ne saurais porter aucun jugement sur des événements ayant eu lieu en des temps troublés. Si ce n'est pas vous, excusez-moi de ce dérangement, je ne suis qu'un homme qui recherche ses racines. » Élément fondamental, car les Américains sont extrêmement sensibles à la notion de racine.

Tout cela prit une bien longue page, laquelle soit ne s'adressait pas à la bonne personne, soit cet homme m'avait enfin retrouvé, soit il avait la possibilité de tracer un trait sur son passé en me répondant par la négative.

tive. Au reste le courrier fut posté le lendemain avec la quasi-certitude de ne jamais recevoir de réponse. Du moins avais-je franchi le pas.

Quinze jours plus tard, le facteur me tendait une large et épaisse enveloppe cartonnée et blanche, en provenance du Michigan, USA.

Je suis resté quelques minutes assis devant mon bureau à la regarder, sans l'ouvrir. Manifestement oui, la réponse était positive sinon une simple petite enveloppe aurait suffi. Le cœur battait. Mais qu'allais-je trouver dedans ?

Tout. Une longue lettre et des pages de documents et de photos scannées avec soin. Celles d'une Paulette à vingt ans, coiffée « à la Libération », des papiers militaires, et toute une généalogie écossaise remontant au premier des Macleod émigré sur le continent. Il y avait aussi les images récentes d'une souriante famille américaine, avec enfin des photos de mon père à différentes époques. Voir pour la première fois le visage de son père est une émotion qu'aucun mot n'a le pouvoir de restituer. Je me souviens de m'entendre dire en le découvrant, alors que j'avais toujours dit « Dad » à Jack, le mot « Papa » que je n'avais jamais prononcé de ma vie.

C'en était presque à en oublier la lettre... On ne sait plus où porter les yeux. Que disait-elle ? « Nous sommes ton demi-frère Cameron (Cam) et ta demi-sœur Edith (Ede)... Nous étions au courant de ton existence mais il était impossible de te retrouver... Papa est décédé en 1989... Il s'est marié avec Thelma notre mère dans les années cinquante... Tante Bubby est toujours vivante... » Il y avait là, au travers de ces mots, une joie profondément sincère d'avoir retrouvé la branche perdue du clan

Macleod. Les échanges de mails ont immédiatement commencé et se poursuivent toujours régulièrement depuis. Nous avons tant à nous dire, et il nous en reste tant encore. Une des premières phrases qu'ils m'ont envoyées fut : « Heureusement que tu parles anglais. »

Pris par des engagements professionnels, concerts, écriture et enregistrements, comme celui de « Épures », suivi de « Ostinato », et par deux tournées en 2005-2006 jusqu'en juillet avec les mille choristes des « fous chantants », ce n'est finalement qu'en août 2006 que j'ai pu enfin trouver le temps de m'envoler pour les rencontrer. Sachant que j'étais musicien et au regard de ce qu'ils avaient pu voir sur le web en tapant mon nom, ils craignaient de voir arriver une star, à l'image que peuvent s'en faire les Américains... Ils ont vu arriver un frangin qui tirait sa valise, aussi simplement que pour un retour de longues vacances. Nous aurions pu nous sentir très différents, nous nous sommes trouvés en deux secondes parmi la foule. Nous avons commencé à rire. Cam et moi portions la même chemise !

C'est à partir de là que j'ai pu reconstituer une petite partie de mon enfance, et tenir enfin des vérités qui, quelles qu'elles soient, m'étaient comme pour tout être humain maintenant si nécessaires. « C'est quand même incroyable ça, dis donc... » C'est ce qu'on m'a dit quelquefois. Ce n'est pas commun, non, bien sûr, mais je ne suis certainement pas le seul, encore une fois, à avoir vécu ce genre d'histoire.

Enfin, même s'il subsiste ça et là des manques et des incertitudes. C'est peut-être maintenant que je peux commencer à raconter ma vraie vie, au-delà des allu-